

Déchiffrer l'engagement du chercheur en journalisme

Science en intervention et médiatisation des Gilets Jaunes

BRIGITTE SEBBAH

LERASS (Laboratoire d'études et de recherches en sciences sociales)
Université de Toulouse
brigitte.sebbah@univ-tlse3.fr
/0000-0002-4126-1421



L'irruption de la mobilisation des Gilets Jaunes en France le 17 novembre 2018 qui a vu l'occupation de plus de 3000 sites sur le territoire et la création de centaines de pages Facebook de ralliement, a révélé une fracture sociétale profonde, soulignant la complexité des mouvements sociaux à l'ère numérique. Les plateformes numériques ont offert un lieu d'expression directe aux citoyens, tout en fragmentant le discours en une cacophonie de voix. Hors du champ journalistique, nombre de producteurs d'informations et d'auto-médias revendiqués, ont en outre, contribué à couvrir et porter les paroles des mobilisés, constituant là, « *une des propriétés structurantes de la médiatisation du mouvement* » comme l'ont souligné les travaux de Cave, Baisnée et al. dès 2019. S'il s'agit là du mouvement social le plus couvert sur le long terme par les médias dans l'histoire politique du pays (Ratinaud, Sebbah, 2022), l'absence de porte-parole a contribué à augmenter pour le journaliste et le chercheur, l'illisibilité des revendications. L'éclairage de Tufekci à ce sujet en 2019 est particulièrement pertinent ici pour souligner en outre la capacité permise par les réseaux socio numériques d'une nouvelle forme d'organisation sur le terrain, très rapide. La chercheuse souligne ainsi la « *capacité disruptive des réseaux socio numériques à interrompre le cours des choses* » concourant ainsi à l'accélération de l'événement. Très vite les médias ont fait appel aux « *experts* » habituels (analystes à tout faire et uni-

Pour citer cet article, to quote this article,
para citar este artigo :

Brigitte Sebbah, « Déchiffrer l'engagement du chercheur en journalisme. Science en intervention et médiatisation des Gilets Jaunes », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne, online], Vol 14, n°1 - 2025, 15 juin - june 15 - 15 de junho - 15 de junio.
URL : <https://doi.org/10.25200/SLJ.v14.n1.2025.656>



versitaires de « *prestige* » très loin du terrain) afin de commenter le mouvement. Ces derniers ont mobilisé une série de clichés historiques (poujadistes, « *sans culottes* » etc.), sociologiques (la France périphérique, les « *beaufs* » de campagne) et politiques (les « *fachos fâchés* ») afin d'expliquer ce qui paraissait inexplicable (Smyrnaio, Sebbah, 2019). Les médias traditionnels, confrontés à l'inattendu, ont oscillé entre une représentation simplifiée et une tentative de catégorisation hâtive (Souillard et al, 2019). Ce mouvement social a eu des effets similaires auprès des chercheurs et des universitaires qui sont apparus comme étant dépourvus d'outils analytiques et des catégories intellectuelles permettant d'appréhender et d'expliquer sa nature, ses effets et ses enjeux (Smyrnaio, Sebbah, 2019). Ce phénomène soulève des questions essentielles sur l'engagement du chercheur en journalisme construisant son objet de recherche aux prises avec un événement en train de se faire tout en prenant la parole dans l'espace public et médiatique, interrogeant là les méthodologies traditionnelles et la nécessité d'une approche auto-réflexive. L'objectif est ici de réfléchir à la position du chercheur, souvent tiraillé entre l'urgence de l'actualité et la rigueur scientifique et le choix d'intervenir dans l'espace public, poussé par son objet, les acteurs et son entourage académique, à « *déchiffrer* » la nature et les formes de son engagement dans la recherche et dans l'espace public. Ajoutons à cela les obligations d'ordre privé et personnel pour le chercheur qui vont compliquer l'entreprise de recherche en temps quasi réel et son inscription dans un temps long. Comme le soulignent Le Cam et Pereira d'ailleurs en 2016, le chercheur en journalisme peut se retrouver « *brinquebalé* » entre la posture d'analyste qui vise une forte objectivité et celle du participant aux échanges de l'espace public en vue de faire évoluer les pratiques journalistiques voire, même dans notre cas, de souhaiter précisément alerter les médias sur les réductions et les conséquences de leur couverture du mouvement. Ainsi, en s'engageant activement dans l'étude de ce mouvement, le chercheur endosse un rôle qui dépasse la simple collecte et analyse de données, contribuant à la construction et la publication et médiatisation même de l'objet d'étude et de ses résultats dans le même temps, s'exposant au risque de renforcer les positions dominantes déjà présentes dans l'espace public. Cet article propose de décortiquer le rôle du chercheur dans l'analyse de telles dynamiques sociales en temps quasi réel, oscillant entre observation distanciée et immersion dans la turbulence des discours numériques et le foisonnement du discours médiatique.

L'ÉVÉNEMENT EN TRAIN DE SE FAIRE COMME OBJET DE RECHERCHE

Les chercheurs en journalisme et spécialisés dans la question de la prise en charge médiatique de l'évé-

nement et/ou sur les mouvements sociaux ont pu se retrouver face à ce que nous pourrions aujourd'hui identifier comme un dilemme : soit ils s'abstenaient de prise de parole en raison de l'impossibilité épistémologique de rendre compte de ce mouvement de manière scientifique dans un temps si court, laissant ainsi le champ libre aux experts médiatiques et aux politiques (Smyrnaio, Sebbah, 2019), soit ils se saisissaient de l'objet empirique « Gilets jaunes » tout en acceptant de travailler dans l'urgence et dans une certaine forme d'improvisation et d'« interaction complexe » (Le Cam, Pereira, 2016) pris entre des obligations professionnelles et le paysage en évolution du journalisme. Avec une équipe de 6 collègues au sein de notre laboratoire, nous avons choisi la deuxième option.

Au départ, le 14 novembre 2018, une première requête exploratoire sur Europresse a confirmé notre intuition commune d'un désintérêt des médias pour la première manifestation (qui ne s'appelait pas encore Acte 1) qui devait avoir lieu le 17 novembre. De plus, les médias dans leur grande majorité paraissaient également opérer un cadrage focalisé sur une seule revendication, le rejet de la hausse de la taxe carburant. Un phénomène en effet mis en image dès le départ (celle par exemple du « beauf » qui veut payer moins cher à la pompe pour son carburant), assigné politiquement (comme d'extrême droite ou d'extrême gauche), cadré sous l'angle du conflit d'usages (Sebbah, Smyrnaio et al, 2019 ; Souillard et al, 2019). Nous nous sommes demandé si ce mouvement inédit ne recouvrait pas une complexité sociale inaperçue ou écrasée par les cadrages médiatiques ou par les commentaires partiels des observateurs.

Notre étude visait donc au départ à explorer la multi-dimensionnalité d'une mobilisation sans précédent en analysant plusieurs espaces d'expression et d'information, la parole des journalistes lors de panels, et leur couverture au niveau national et régional mais aussi celle des citoyens engagés dans la mobilisation sur les réseaux socio numériques (Facebook, Twitter, Telegram) et lors de rencontres dans des dispositifs d'éducation populaire ou de manifestations¹. Notre dispositif de récolte a nécessité de faire appel à des collègues rompus à l'extraction et à la fouille numérique et pour certains dans une autre discipline, en informatique. La méthode d'analyse textométrique appuyée sur Iramuteq² nous a permis d'étudier des commentaires en ligne, la couverture médiatique (l'ensemble des titres de PQN et PQR) et de mettre au jour à la fois le décalage entre la parole des gilets jaunes et celle des médias mais aussi les ressorts de la couverture journalistique. Ce choix d'analyser des terrains variés, en ligne et hors ligne s'inscrit dans l'approche de Jocelyne Arquembourg (2003) lorsqu'elle analyse la multimodalité de l'événement comme se manifestant pas uniformément à tous les observateurs, influencé par divers

contextes de réception et de production. Cette perspective a été essentielle pour choisir d'identifier les 'zones blanches' du mouvement — ces domaines de non-dits ou de thèmes sous-représentés qui échappent souvent aux récits dominants et qui manifestent pourtant l'ampleur parfois invisibilisé médiatiquement des expressions du mouvement. Ainsi, la lexicométrie a été un outil précieux pour dévoiler non seulement ce qui était dit, mais surtout ce qui était omis dans les discours publics et médiatiques. C'est l'accès en temps réel aux espaces de conversation en ligne qui a posé d'emblée d'importants défis méthodologiques au niveau de la collecte mais aussi nécessité des précautions d'une analyse en temps quasi réel. Les réseaux socio numériques vont en effet constituer un trou noir pour le travail des journalistes et des chercheurs.

La nature dynamique des messages et des pages de groupes qui disparaissent ou passent en mode privé et ce, dès le mois de janvier 2019, va venir renforcer cette complexité. L'opacité est telle que toute sortes de contenus circulent et ce, de manière cacophonique et contraires parfois au niveau du sens. Le rapport aux sources est par conséquent modifié en ligne dans ce cas-là et moins évident pour le journaliste. Nos analyses soulignent que va se mettre en place de la part de nombre de journalistes, une logique quantitative, en s'appuyant sur les métriques, à la recherche du compte de gilet jaune le plus « représentatif » sur les réseaux socio numériques. Ainsi lors des interviews que nous avons accordé aux journalistes, une question revenait en marge de l'entretien « pouvez-vous nous dire quels sont les comptes sur les réseaux sociaux qu'il faut qu'on regarde, les plus significatifs et représentatifs du mouvement ? ». Ensuite lors des panels d'entretien avec des journalistes locaux organisés en 2019 dans plusieurs villes en France (Charon, Mercier, 2019), cette difficulté d'accès aux sources était partagée par les enquêtés.

Cette façon d'appréhender les réseaux socio numériques peut s'inscrire en un sens, plus largement dans l'approche marketing que des travaux en études des médias ont déjà montré concernant les liens au public en webjournalisme notamment (Smyrnaio, Marty, 2017), (Pignard-Cheynel, Sebbah, 2012), (Ouakrat, Beuscart, Mellet, 2010). Les métriques constituent ainsi un moyen pour sélectionner les sources et les considérer « représentatives » ou dignes d'intérêt : *« les rédactions ont fait le choix de considérer que le succès sur Internet, attesté par les métriques de vues, de partages et de likes, représentait une évaluation objective de la visibilité d'une personne. Critère qui est devenu dès lors un indicateur jugé légitime pour choisir d'inviter sur les plateaux et interroger ces personnes en priorité, en les considérant quelque part comme représentatives du mouvement. Ce raisonnement a percolé dans toutes les rédactions et a provoqué un effet de porte-parolat*

implicite. » (Sebbah, Mercier, 2019). Nous pouvons retrouver ici un effet identifié par ailleurs par Kalegoropoulos et Newman en 2017 lorsqu'ils évoquent le syndrome du « je l'ai vu sur Facebook » au sujet de l'affaiblissement des marques médias et de l'évolution des pratiques de consommation de l'information en ligne par les publics orientées par la sélection opérée par les algorithmes des plateformes. En quelque sorte, les journalistes avec lesquels nous étions en interaction manifestaient eux aussi ce syndrome lorsqu'ils nous interpellèrent au sujet de messages en ligne ou nous demandaient des comptes d'internautes pertinents à suivre et/ou interviewer, témoignant sans se cacher de leur difficulté à identifier « la bonne information » ou « la bonne source » à partir de leurs propres comptes sur les réseaux sociaux. Les fils de leurs comptes pris dans la mécanique de l'algorithme de recommandation, ne leur proposaient que des posts ou des comptes peu variés, voire au profil similaire ou très polarisés politiquement et peu représentatifs des voix diverses de la lutte. En fin de compte, l'un des traits caractéristiques et revendiqué de cette mobilisation, l'absence de porte-parole, se trouve ici invisibilisé et sous-représenté non pas seulement dans les récits médiatiques, mais déjà dans les manières de produire de l'information et la recherche de sources, et également pour le chercheur.

Le mélange des rôles entre journalistes et chercheurs

De manière plus générale, c'est l'enquête sur commande qu'il a été compliqué de refuser. A la parution de nos premiers rapports, nous avons été questionnés par des journalistes, orientés sur des sujets sur lesquels nous avons dû rester vigilants pour ne pas enquêter sur commande mais également parce que notre engagement croissant dans le mouvement (participation aux manifestations, lecture assidue des conversations en ligne et échanges informels lors de conférences en marge des manifestations) menaçait déjà constamment à la fois notre lecture, nos interprétations et avant tout nos requêtes dans les corpus. Comme l'ont souligné Weaver et McCombs dès 1980, le mélange des rôles entre journaliste et chercheur plane lorsque le journaliste adopte des méthodes ou des approches, des manières de questionner son objet, très proches des méthodes de sciences sociales. Parasie en 2013 souligne également l'intégration croissante d'approches issues des sciences sociales témoignant pour le journalisme d'investigation notamment d'une évolution et d'un enrichissement de ses pratiques. Dans notre cas, face à certaines commandes de la part de journalistes, de requête dans notre corpus, nous nous sommes parfois livrés à des analyses sur le vif pour y répondre, à des explications détaillées sur nos méthodes de fouille des réseaux socionumériques pour guider leurs recherches, mais nous avons constaté in fine à chaque

fois, qu'aucune réponse ou soutien solide scientifiquement ne pouvait être apportée en un temps si court, sauf à se livrer à un mélange des genres professionnels périlleux au niveau scientifique.

Ainsi, la question de la désinformation et de l'extrême droite beaucoup commentée par les médias et sur laquelle les journalistes ne cessaient de nous interviewer, ont été un point d'achoppement important dans notre collectif. Il a fallu trouver du temps qui manquait pour s'emparer de la question et vérifier dans nos données si la désinformation était importante ou non en analysant le partage de liens d'informations et par ailleurs en creusant la question de la polarisation politique sur Twitter et sur Facebook. Nos résultats ont montré que la question de l'infiltration ne pouvait pas être tranchée dans un temps de la recherche en temps réel, que notre dispositif en temps quasi réel n'était pas adapté, ce qui expliquait peut-être le peu de traces de polarisation et d'infiltration que nous trouvions. Concernant la désinformation et les pratiques informationnelles des gilets jaunes en matière de sources médiatiques, il est apparu que les fausses informations partagées en ligne ne disaient rien au fond du degré de croyance que les internautes y accordaient.

En somme, répondre aux journalistes sur cette question, consistait à s'exposer dans un temps qui est celui de la mobilisation où la parole scientifique peut avoir du poids, à faire l'amalgame entre le fait de partager une fausse information et le fait d'y croire sont deux choses. L'examen par Paul Veyne en 1983 de la fonction des mythes civiques et des divers degrés de croyance qu'ils suscitent, montre bien que les mythes ne sont pas nécessairement des récits que les gens prennent pour des vérités littérales. Ils pouvaient coexister avec un scepticisme ou une compréhension que ces récits étaient construits ou allégoriques. Ainsi, en ce qui concerne les Gilets Jaunes, on pourrait envisager que les pratiques de partage de fausses informations ne témoignent pas forcément d'une croyance aveugle dans ces informations, mais plutôt d'un consensus autour des idées ou des sentiments que ces informations sont censées représenter. Nous pouvons en effet émettre l'hypothèse que la fausse nouvelle pourrait n'être rien d'autre qu'un « armement communicationnel » supplémentaire, si on reprend l'expression d'Erik Neveu qui évoque la « course aux armements communicationnels » (Neveu, 1999, p.42), un répertoire politique d'action, ou bien simplement le signe d'une cause qui n'est plus en discussion mais qui est portée collectivement et avec force, peu importe les moyens et les mots. Tufekci parle même en 2017 de l'importance pour un collectif de garder un « cap » même dans les temps calmes de la mobilisation. La dimension « vitrine » des pages Facebook en outre, est aussi un élément

qui engage le chercheur à se garder de toute conclusion sur la nature et l'intention même des messages portés.

Enfin, si certains sujets vont être sur-représentés et d'autres invisibilisés dans la couverture médiatique selon nos résultats, c'est au terme d'un an de mobilisation, que nous avons pu analyser seulement l'importance à rebours du cadrage émotionnalisant des citoyens qualifiés « en colère » et l'absence de la question environnementale pourtant très présente dans les revendications en ligne des gilets jaunes. Ainsi que le rappelle Rigoni et al., en 2015, les médias en tant qu'acteurs « jouent un rôle clé dans la mise en visibilité des contestations ». D'un autre côté, l'étude de Benford sur le désarmement nucléaire dans les années 1980 souligne également la difficulté pour un mouvement social à s'accorder précisément sur « les cadres de l'action collective » et faire entendre ainsi mieux sa voix et ses revendications ainsi que les responsabilités mises en causes. Ce qui oblige en un sens le chercheur dans ce type de dispositif en temps quasi réel de tenir compte de l'instabilité potentielle des revendications, de leur évolution en veillant à ne pas les figer dans ses interviews avec les journalistes.

La recherche en période de crise sociale : l'équilibre précaire de la science en intervention

Lancer un travail de recherche collectif comme celui-ci lors du mouvement des gilets jaunes, c'est prendre en compte encore d'autres critères que les précédents, liés à la capacité organisationnelle de maintenir dans la durée ce dispositif « gourmand » en ressources humaines qui de surcroît fait toujours planer sur le collectif un risque d'épuisement. La nature dynamique des publications sur les réseaux sociaux numériques oblige en un sens à récupérer en temps réel, les publications avant leur éventuelle suppression par le réseau social ou l'auteur de la publication. Pour conduire un tel travail autour de la première manifestation qui devait se jouer 48H plus tard, nous avons décidé le soir même de mobiliser une équipe³ qui récolterait en temps réel des tweets, des posts Facebook et les articles de presse de la totalité des médias PQR et PQN sur les deux jours précédant la manifestation jusqu'au lendemain de cette dernière. La même équipe avait pour objectif un traitement quasiment en temps réel de ces données, leur traitement textométrique avec le logiciel développé par le LERASS, Iramuteq, la comparaison des données de manière qualitative et enfin la rédaction d'un rapport de recherche collective que nous souhaitions envoyer aux médias, dès le lendemain de la manifestation, ce qui constituait un programme dont les délais étaient difficiles à tenir.

Il y avait déjà là une posture d'engagement qui ne disait pas son nom particulièrement et que nous

pouvons rétrospectivement qualifier de « science en intervention », posture qui visait à prendre part, en tant que scientifiques au débat public face à ce que nous estimions être un phénomène particulièrement inédit dans l'histoire politique française et particulièrement complexe également. Pour réaliser ce travail, il a fallu abandonner au sens propre tout travail de recherche en cours, et travailler ensemble plusieurs jours et nuits d'affilée pour produire chacun des 5 rapports, et puis contacter les médias, produire des communiqués de presse, répondre aux sollicitations nombreuses des journalistes.

Dans le même temps, nous avons souhaité valoriser ces travaux lors d'universités populaires, de dispositifs d'éducation populaire dans des collèges et maisons de chômeurs entre autres, ou encore de rencontres avec des gilets jaunes, des chercheurs, etc. Et un nombre colossal d'interviews télévisuelles, radiophoniques et en presse écrite et web. Tout cela en un temps resserré, sur des périodes d'une seule semaine parfois (analyse, rédaction, valorisation) et malgré l'épuisement puisqu'il fallait par ailleurs continuer de porter nos responsabilités de filières et autres charges d'enseignement habituelles. Le processus étant ainsi brossé à grands traits, j'aimerais soulever à présent les points d'achoppement de ce collectif et qui sont, à mon sens, caractéristiques de ce conflit entre des logiques institutionnelles et académiques et la réalité de terrain du travail collectif auquel on ajoute une couche de complexité lorsqu'on souhaite engager une recherche en temps réel.

Le premier point est lié à la temporalité imprévisible et courte de ce type de recherche et à l'inexistence de dispositifs de soutien, de financement sur lesquels s'appuyer dès le départ. En effet la demande de financement implique un temps long jusqu'à l'obtention de ce dernier : un dépôt de projet, voire l'inscription dans le cadre d'un appel à projets, des évaluations pour mesurer la solidité et les verrous scientifiques que le projet compte surmonter. La science en intervention tranche structurellement avec le temps long de la recherche et, il est vrai, recèle certains biais scientifiques mais ces derniers peuvent être en partie surmontés, à tout le moins recensés. C'est d'ailleurs toute une partie de notre temps d'analyse que nous avons systématiquement consacré à la recension et la réflexion sur les biais de notre démarche et de nos résultats. Biais que nous avons fait figurer dans nos rapports afin de s'armer de toutes les précautions scientifiques possibles et éviter toute mésinterprétation ou toute sur-interprétation de la part des médias.

Ce nœud du financement introuvable pour ce type de modalité de recherche a un impact direct sur la composition de l'équipe. En effet, nous étions deux titulaires enseignants-chercheurs sur 6 membres. En

contrats précaires ou en situation précaire, les quatre autres membres ont mis leur compétences variées et complémentaires au service de ce projet par intérêt scientifique mais le travail était particulièrement chronophage et lourd, et préserver la dynamique de ce groupe improvisé sur la durée, sans pouvoir les rémunérer pour leur production ou leur investissement, s'est révélé rapidement très compliqué et cela a pu créer des tensions. Des tensions évidemment redoublées par la question de l'auctorialité au moment de la signature collective et l'absence de lieu physique où se retrouver pour travailler ensemble. En effet, ce rythme de travail précipité et quasi ininterrompu aurait nécessité de pouvoir poursuivre dans les locaux du laboratoire jusqu'à des heures tardives, ce qui n'est ni dans les usages ni possible compte tenu des heures de fermeture du site universitaire. C'est donc à distance, chacun chez soi ou les uns chez les autres, avec son matériel personnel que nous avons travaillé certaines nuits.

Enfin, la question de l'accompagnement ou de l'appui s'est révélé aussi problématique et est liée directement au manque de valorisation de cette modalité de travail de recherche, et de visibilité également par nos instances. Considérée parfois comme peu légitime au regard du temps long de la recherche, nous avons découvert effectivement une certaine indifférence de la part de plusieurs collègues, pour qui également la valorisation de la recherche dans les médias est à fuir. Le statut très fragile scientifiquement d'un rapport de recherche non évalué par des pairs constitue une production scientifique de seconde zone. Le fait de faire le choix d'une rédaction grand public et mise en forme pour les médias (une synthèse des résultats avec un chapô et un titre pensé de manière journalistique) n'a pas contribué à favoriser l'accueil de ce rapport auprès de certains de nos pairs. Nous avons également dû prendre en charge à deux (les deux titulaires), l'ensemble des tâches de relations aux médias et assuré les interviews pour éviter à nos collègues en situation précaire de faire les frais d'une prise de parole médiatique qui est souvent assez piègeuse et peut être mal vue dans notre communauté scientifique si l'on n'est pas protégé par un statut de titulaire. L'engagement du chercheur dans ce type de dispositif qui le rend visible dans l'espace public et médiatique est donc indexé au statut institutionnel du chercheur, ce qui tend à invisibiliser ceux et celles qui pourtant ont contribué à même hauteur à la recherche.

Ce phénomène de braconnage de la parole indexée sur son statut professionnel et social, a fait l'objet de nombreuses études en sociologie mais nous a paru sur le moment faire grand écho à l'une des revendications structurantes des gilets jaunes qui précisément revendiquait l'expertise citoyenne et contestait la confiscation de la parole au profit de celle des « élites ».

Venons-en au dernier point qui est lié également au manque d'appui d'un service communication qui a relayé notre travail mais qui s'est vite trouvé dépassé par les sollicitations et les communiqués à écrire, ou de tout autre dispositif pour nous préparer aux prises de parole médiatique.

Où s'arrête la vulgarisation et où commence l'engagement ?

La confrontation des chercheurs avec les Gilets Jaunes et les citoyens, ainsi que la critique interne de collègues, met en relief les dynamiques complexes de l'engagement académique dans les mouvements sociaux et leur couverture médiatique. Le type de discours adopté par les chercheurs dans ces interactions est souvent scruté à travers le prisme de l'engagement : leur est-il reproché d'être trop détachés, dans une posture de neutralité observatrice, ou au contraire, de se montrer trop engagés, au risque de perdre en objectivité scientifique ? Cette alternative de façade écrase la complexité déjà soulignée par Bourdieu (2001) ou Haraway (1988) qui soulignent la dimension située du savoir et de ses producteurs, et la prétendue neutralité qui est mise en avant pour dissimuler souvent l'expression d'une position dominante dans l'espace public. Ces tensions reflètent néanmoins en miroir les discussions en sociologie du journalisme sur le rôle des médias dans les mouvements sociaux qui en effet relèvent également des tensions dans la relation entre médias et mouvements sociaux (Gitlin, 1980), (Champagne, 1995), (Gamson, Meyer, 1996), (Neveu, 1999). Si les Gilets Jaunes ont comme tout mouvement social, besoin en partie de faire agenda et d'être relayés par les médias dits dominants, nombre d'études (Benson, 2015) (Hallin, 1986) ont montré bien avant que les choix de couverture privilégient des types d'acteurs et d'éléments narratifs au détriment d'autres, opérant ainsi une réduction voire des déformations de la parole des mobilisés. Ainsi ce type de journalisme que l'on pourrait rapprocher du journalisme narratif faisant la part belle aux portraits et récits de vie des mobilisés, « laisse peu de place à la complexité des enjeux structurels, aux dynamiques de pouvoir et aux divers points de vue » (Benson, 2015, p.187). Dans ce contexte, les chercheurs doivent justifier leur recherche non seulement en termes de rigueur méthodologique mais aussi en ce qui concerne leur positionnement par rapport au mouvement étudié. L'alternative entre l'opportunité pour l'activisme et le respect de l'intégrité scientifique, fait l'objet de multiples négociations pour le chercheur en sciences sociales aux prises avec ce type d'objet. Si l'on suit Koren (2013), qui questionne l'engagement des chercheurs en analyse du discours, cela présuppose que l'engagement politique serait réservé à une zone extérieure aux savoirs et aux recherches épistémiques. Sans se positionner pour une conception normative ou politique de l'engagement du chercheur, l'auteure pro-

pose une troisième voie, celle de l'engagement éthique et le souci du « cas par cas » en raison de l'inopérabilité de la position de neutralité radicale « Refuser en permanence, quel que soit le cas, de juger ou d'évaluer peut conduire à renoncer à savoir et à faire savoir. En quoi le choix *a priori* d'une neutralité radicale diffère-t-il de celui d'*a priori* idéologiques ou normatifs ? ». La mise en discussion continue au cours de la recherche des positions du chercheur en journalisme et du périmètre de son intervention, ainsi que notre collectif s'y est employé poussé par le contexte et les retours de ses pairs, s'inscrit dans cette approche. La production d'un rapport de recherche pour les médias a fait l'objet précisément de nombreuses discussions dans le collectif. Cela a posé notamment la question de la délimitation entre vulgarisation et engagement : jusqu'où le chercheur peut-il simplifier ses résultats pour les rendre accessibles sans compromettre leur intégrité scientifique ? Et quand cette simplification devient-elle un engagement actif, avec toutes les responsabilités que cela implique ?

C'est en quelque sorte sur le même terrain des « petites phrases », des « bonnes formules » produites par les journalistes, que nous sommes allés pour produire à notre tour des éléments de langage afin d'être lus et entendus et relayés. Il s'agissait de rendre réponse plus solidement aux journalistes au sujet d'éventuels raccourcis médiatiques dont leurs questions sont parfois imprégnées, de débattre avec des éditorialistes ou des politiciens, et ce, sans préparation ni avoir été prévenus par les rédactions. A titre d'exemple, la présentation même de nos travaux était focalisée sur la dimension quantitative de nos données, leur volume particulièrement important. Cette fascination de certains médias pour les chiffres et la mesure ont dans le même temps, contribué à invisibiliser d'autres travaux plus qualitatifs de chercheurs qui pourtant auraient sans conteste, enrichi la parole scientifique sur le mouvement dans les médias. De manière générale, c'est même le dispositif de recherche qui disparaissait au profit d'une individualisation du chercheur interviewé, coïncidant ici avec la tendance au cadrage épisodique du traitement journalistique des gilets jaunes (portraits, récits de vie, anecdotes) que nous avions analysé. En effet, la dimension collective de nos travaux était passée au départ sous silence par les journalistes qui couvraient nos travaux et nous avons dû répéter sans cesse que ce travail n'était pas individuel et qu'il n'y avait pas de porteur ou de chef de projet identifiable. Enfin, il a fallu tenir compte de l'argument souvent explicite utilisé par certains médias pour obtenir des interviews, celui de « la femme prétexte ».

Par ailleurs, l'exercice de vulgarisation et de justification conduit auprès du grand public et des gilets jaunes eux-mêmes dans le cadre de rencontres débats nous a permis de remplir la fonction critique de re-

tours rapides du terrain sur nos analyses et les ont parfois orienté ou désorienté. A la suite du second rapport produit en décembre, nous évoquions nos résultats sur la question de la violence policière et celle attribuée aux gilets jaunes, lors d'une conférence grand public. Nos analyses concluaient que nous ne trouvions pas de trace significative en ligne, d'appel à la violence en manifestation contrairement à ce que certains médias évoquaient et ce que le gouvernement disait. A la fin de notre présentation, ce sont plusieurs administrateurs et administratrices de pages Facebook de gilets jaunes qui nous interpellent pour faire contrepoids à nos interprétations. Pour ne pas nuire à la cause, selon eux, la modération sur leurs pages était assez drastique, dimension que nous n'avions pas prise en compte. De plus, ils ont rappelé la dimension publique et vitrine du réseau social et la coercition gouvernementale en matière d'appel à la violence, deux bonnes raisons de ne pas préjuger des intentions ou des pratiques réelles des mobilisés. Lors d'une autre rencontre, un administrateur à nouveau m'a offert la possibilité de rejoindre sur son invitation un groupe local privé de gilets jaunes sur Telegram pour poursuivre la recherche sur cette question. Une confrontation aux acteurs et au terrain qui joue à la fois un rôle de garde-fou scientifique et de source pour le chercheur qui devient également lui-même une source pour les acteurs médiatiques et civils. En somme, l'engagement du chercheur en journalisme dans un mouvement social constitue déjà une expérience de recherche qu'on ne peut pas réduire d'emblée à un simple militantisme ou activisme. Il s'agit là de déconstruire des processus et des récits médiatiques dominants en questionnant leur place et leur impact dans la société. Savoir poser des problèmes qui ne se posent jamais d'eux-mêmes comme Bachelard le défend dans le *Nouvel Esprit Scientifique*, c'est aussi identifier un périmètre et prendre le temps de l'investiguer sans accumuler des connaissances mais bel et bien une expérience de recherche : « Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes » (Bachelard, 1938, p.68).

Mais ces dispositifs d'exposition médiatique et de diffusion des savoirs posent aussi la question de la fragilité scientifique d'un travail en quasi-temps réel, embarqué dans un événement en train de se produire, ce qui constitue un obstacle pratique mais aussi épistémologique. La question posée par Jocelyne Arquembourg (2003) « A qui arrive l'événement ? » qui a guidé notre choix d'explorer plusieurs canaux d'expression médiatique et citoyenne, est ici redoublée concernant le chercheur et le journaliste pris également dans ce flux événementiel. L'engagement du chercheur dans le domaine du journalisme implique en effet une réflexion continue sur la pratique journalistique elle-même. En adoptant une démarche de déchiffrement de sa propre expérience de recherche en train de se faire,

le chercheur en journalisme peut contribuer à éclairer à la fois des logiques à l'œuvre de production de l'information mais aussi des pratiques journalistiques qui échouent dans le cas des Gilets Jaunes à penser un nouveau répertoire d'action (Tufekci, 2017 ; Bennet et Segerberg, 2019), ces multiples lieux virtuels d'expression de la mobilisation, publics ou souterrains, ces « vis-à-vis informationnels » (Sebbah, B., 2022) des plateformes numériques qu'empruntent aujourd'hui les acteurs sociaux engagés dans une mobilisation.

CONCLUSION

L'engagement du chercheur face au mouvement des Gilets Jaunes a oscillé entre neutralité académique et intervention active. L'urgence du terrain a souvent exigé une prise de position rapide, et parfois improvisée, plaçant les chercheurs face à un dilemme éthique et méthodologique. Le chercheur en journalisme confronté à une crise sociale comme celle des Gilets Jaunes est à la fois attendu pour fournir des analyses qui aident à naviguer dans l'inexplicable ou l'incertitude mais cela le place aussi dans une position précaire. En effet, il lutte pour garder un équilibre entre la production de connaissances et son implication potentielle dans les luttes sociales, tout en ayant conscience de l'impact sociopolitique possible de la médiatisation de son travail de recherche.

C'est en effet, à une démarche continue de déchiffrement à la fois de l'objet enquêté et de notre engagement en tant que citoyen et chercheur, que le dispositif concomitant d'enquête, de médiatisation et de valorisation des résultats nous a conduit pour éviter des écueils ou en recenser et faire évoluer notre dispositif. L'événement « Gilets Jaunes » en tant qu'objet de recherche apparaît comme co-construit non seulement par les médias mais aussi par les chercheurs et les citoyens, engageant un dialogue par pointillés entre les expériences vécues et l'expérience de recherche. Dans le cas du chercheur en journalisme, l'engagement face à son objet nous paraît central et même résonner avec la question des « agencements » et « lignes de fuite » dans la société, conceptualisés par Deleuze et Guattari en 1980. Si les espaces d'expression dans l'espace public ne sont pas statiques et sont formés par des interactions constantes entre acteurs et dispositifs et territoires, le chercheur en journalisme ne fait pas qu'observer ou rendre compte d'une couverture médiatique par exemple, ni seulement critiquer ou évaluer. Il cartographie en un sens des territoires d'information, les poches de résistance ou de silence médiatique et conçoit des stratégies pour déstabiliser le récit médiatique dominant. Le rapport de recherche conçu pour les médias, dans notre dispositif illustre l'une des formes de cette stratégie possible. Les dispositifs d'échange grand public et de diffusion des savoirs

également dans la mesure où ils ont permis même à une échelle micro de porter une parole scientifique en contrepoids d'un récit médiatique dominant sur les Gilets Jaunes. En s'engageant de la sorte, le chercheur en journalisme contribue même à minima, à l'ouverture de l'espace médiatique à de multiples voix et perspectives.

Soumis : 05/02/2024

Accepté : 08/07/2024

NOTES

¹ Le matériau collecté durant toute la période d'étude rassemble 2 millions de tweets, 250000 posts Facebook, 114000 articles de presse (Presse quotidienne régionale et presse quotidienne nationale), 56 673 commentaires apposés sur la pétition en ligne de Priscillia Ludosky, l'intégralité de la plateforme du Vrai débat de celle du grand débat, 50,689 messages sur Telegram. Ces travaux ont donné lieu à 5 la publication de 5 rapports de recherche conçus pour être médiatisés dès leur publication, 3 chapitres d'ouvrage, 2 articles dans des revues, 20 communications et interventions dans

des conférences scientifiques ou grand public, village (Auzat, 09), collèges, universités populaires (Foix, 09 ; Toulouse 31), maison de chômeurs (La Faourette, Toulouse).

² Loubère, Ratinaud (2014). Documentation Iramuteq. www.iramuteq.org

³ Laurent Thiong Kay qui initia au départ nos premiers échanges, Natacha Souillard, Pierre Ratinaud, Pascal Marchand, Julie Renard, Lucie Louberes, Nicolaos Smyrniaos, Brigitte Sebbah.

BIBLIOGRAPHIE

- Arquembourg, J. (2003). *Le temps des événements médiatiques*. De Boeck Supérieur.
- Bachelard, G. (1934). *Le nouvel esprit scientifique*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Baisnée, O., Cave, A., Gidon, M., Gousset, C., Nollet, J., Parent, F., Renard, J., Sebbah, B. « Entre espaces numériques et espaces publics : les contours de la mobilisation des Gilets Jaunes Toulouse », *Changer ?*, Congrès de l'Association française de sociologie, RT 21, Mouvements sociaux, (2021, 6-9 juillet).
- Bennett, W. L., Segerberg, A. (2012). The logic of connective action: Digital media and the personalization of contentious politics. *Information, Communication & Society*, 15(5), 739-768.
- Benford, R. D., Snow, D. A. (2000). Framing Processes and Social Movements: An Overview and Assessment. *Annual Review of Sociology*, 26.
- Benson, R. (2015). Les genres journalistiques et le traitement du thème de l'immigration : Une critique comparatiste du journalisme narratif. *Politiques de communication*, 4, 187-209.
- Bourdieu, P. (2001). Science de la science et réflexivité. *Raisons d'agir*.
- Deleuze, G., Guattari, F. (1989). « Rhizome ». In *Capitalisme et schizophrénie*, Mille plateaux (Collection Critique). Les Éditions de Minuit, Paris.
- Charon, J-M., Mercier, A. (2019). *Les Gilets Jaunes, un défi journalistique*, Presses de l'Université Panthéon Assas, Paris.
- Champagne, P. (1995). La double dépendance: Quelques remarques sur les rapports entre les champs politique, économique et journalistique. *Hermès, La Revue*, 17-18, 215-229.
- Gamson, W. A., Meyer, D. S. (1996). *Framing political opportunity*. Cambridge University Press.
- Haraway, D. J. (1988). Situated knowledges: The science question in feminism and the privilege of partial perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575-599.
- Kalogeropoulos, A., & Newman, N. (2017). I saw the news on Facebook: Brand attribution when accessing news from distributed environments. Reuters Institute for the Study of Journalism. Source web: <https://www.digitalnewsreport.org/publications/2017/i-saw-news-facebook-brand-attribution-distributed-environments/>
- Gitlin, T. (1980). *The whole world is watching: mass media in the making & unmaking of the New Left*. University of California Press, Berkeley.
- Hallin, D.C. (1986). *The uncensored war: the media and Vietnam, Berkeley and Los Angeles*: University of California Press, Berkeley (p.3-12).
- Koren, R. (2013). Ni normatif ni militant : le cas de l'engagement éthique du chercheur. *Argumentation et Analyse du Discours*, 11.
- Le Cam, F., Pereira, F. (2016). Interroger les normes des chercheurs en journalisme. Introduction. *Sur Le Journalisme, About Journalism, Sobre Jornalismo*, 5(2), 16-20.
- Marchand, P., Sebbah B. (2023). « Gilets jaunes : ce qu'ils disent vs ce qu'on en dit » in De la Sudda Magali, Lefevre Jean-Pierre, Robin Pierre, *De la valse des ronds-points aux cahiers de la colère*, Rebellio Editions, Bordeaux.
- Neveu, E. (2010). « Médias et protestation collective », in Fillieule, O., Agrikoliansky E., Sommier I., (dir.), *Penser les mouvements sociaux. Conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*, Paris, La Découverte, p. 246.
- Neveu, E. (1999). Médias, mouvements sociaux, espaces publics. *Réseaux*, 17(98), 17-85.
- Ouakrat, A., Beuscart, J. S., Mellet, K. (2010). Les régies publicitaires de la presse en ligne. *Réseaux*, n° 160-161(2), 133-161.
- Parasie, S. (2013). Justicier, chercheur ou hacker? Le journalisme d'enquête à l'ère du traitement de données. *Réseaux*, (177), 93-120.
- Pignard-Cheynel, N., Sebbah, B. (2012). La presse quotidienne régionale sur les réseaux sociaux. *Sciences de la société*, 84-85, 171-191.
- Ratinaud, P., Sebbah, B. (2022). « Frénésie médiatique dans la presse quotidienne française : analyse lexicométrique de plus de 100 000 articles sur les Gilets Jaunes », in Charon, JM.,
- Mercier, A. (dir.), *Les Gilets Jaunes, un défi journalistique*, Presses de l'Université Panthéon Assas, Paris.
- Rigoni, I., Theviot, A., Bourdaa, M. (2015). Médias, engagements, mouvements sociaux. *Sciences de la société*, (94).
- Sebbah, B. (2022). Produire et déployer l'information en ligne : Questionner les vis-à-vis informationnels et les ancrages des pratiques [Habilitation à Diriger des Recherches, Université Paul Sabatier].
- Sebbah, B., Mercier, A. (2019). « Les défis journalistiques d'un mouvement social organisé sur les réseaux socio-numériques », in Charon, J-M., Mercier, A. (dir.), *Les Gilets Jaunes, un défi journalistique*, Presses de l'Université Panthéon Assas, Paris.
- Smyrniaios, N., Marty, E. (2017). « Profession « nettoyeur du net ». De la modération des commentaires sur les sites d'information français », *Réseaux*, n° 205, p. 57-90.
- Smyrniaios N., Sebbah B. « Analyser et comprendre les Gilets jaunes en train de se dire: une analyse autoréflexive », 12th OURMedia Conference : Mediactivism – Scholactivism, (28 nov 2019).
- Souillard, N., Sebbah, B., Loubère, L., Thiong-Kay, L., & Smyrniaios, N. (2020). Les Gilets jaunes, étude d'un mouvement social au prisme de ses arènes médiatiques. *Terminal. Technologie de l'information, culture & société*, (127).
- Tufekci, Z. (2017). *Twitter and Tear Gas: The Power and Fragility of Networked Protest*, Yale University Press.
- Veyne, P. (1983). Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante, Éditions du Seuil, Paris.
- Weaver, D. H., McCombs, M. E. (1980). « Journalism and Social Science : a New Relationship ? », *The Public Opinion Quarterly*, vol.44, n°4, p.477-494.

RÉSUMÉ | RESUMEN | ABSTRACT | RESUMO

Déchiffrer l'engagement du chercheur en journalisme. Science en intervention et médiatisation des Gilets Jaunes.

Decifrando o engajamento do pesquisador em jornalismo. Ciência em atuação e midiatisação dos Coletes Amarelos.

Understanding journalism researchers' engagement: Science in the intervention and mediatisation of the *Gilets Jaunes*.

Descifrando el compromiso del investigador en periodismo. La ciencia en la intervención y la cobertura mediática del movimiento de los chalecos amarillos.

Fr. Cette étude entreprend de faire un retour sur la démarche de recherche à l'œuvre dans les travaux conduits sur le mouvement des gilets jaunes de 2018 à 2022 par un collectif de chercheurs qui a débuté son enquête quelques jours avant l'acte 1 de la mobilisation du 17 novembre 2018. L'ambition initiale a consisté à récolter et analyser des moments du mouvement pour en produire des rapports de recherche liminaires afin d'éclairer la médiatisation du mouvement social et de pouvoir la comparer aux paroles en ligne des mobilisés. Une ambition qui s'est étoffée au gré des rapports et qui a aussi connu son lot de renoncements et de difficultés à la fois face à son objet de recherche multi canal et volatile, face aux échanges avec les journalistes et dans les dispositifs de diffusion des savoirs mais aussi face aux freins académiques et institutionnels. Face à cette réalité, cette équipe s'est retrouvée dans une position délicate, cherchant à construire un objet de recherche en temps réel tout en participant à l'espace public et médiatique. L'engagement de ces chercheurs s'est alors articulé autour de la nécessité d'une approche réflexive, tiraillée entre l'urgence de l'actualité et la rigueur scientifique. L'article explore cette tension, soulignant le rôle du chercheur qui, au-delà de la collecte et de l'analyse de données, contribue à la construction de l'objet d'étude et à sa médiatisation. L'article se conclut sur la réflexion sur l'engagement du chercheur en journalisme, qui navigue entre vulgarisation et intervention active. Cet engagement, loin d'être un simple militantisme, renvoie plutôt à une responsabilité sociétale et éthique qui exige de déconstruire les récits médiatiques dominants. Il est question d'identifier de nouveaux territoires d'information et de déstabiliser le récit médiatique dominant, contribuant ainsi à l'ouverture de l'espace médiatique à de multiples voix et perspectives.

Mots clefs : mouvements sociaux, Gilets Jaunes, textométrie, médiatisation, réseaux sociaux

Pt. Este estudo faz uma revisão da abordagem de pesquisa adotada nos trabalhos conduzidos sobre o movimento dos Coletes Amarelos, de 2018 a 2022, por um coletivo de pesquisadores que iniciou sua investigação poucos dias antes do primeiro ato da mobilização, em 17 de novembro de 2018. Inicialmente, o objetivo era coletar e analisar momentos do movimento para produzir relatórios preliminares de pesquisa, a fim de lançar luz sobre a midiatisação do movimento social e compará-la com as falas on-line dos mobilizados. Ao longo dos relatórios, essa ambição foi se ampliando, mas também sofreu retrocessos e dificuldades devido à volatilidade e à multicanalidade do objeto de pesquisa, às interações com jornalistas e aos dispositivos de divulgação dos saberes, além de obstáculos acadêmicos e institucionais. Diante dessa realidade, a equipe se viu em uma posição delicada, tentando construir um objeto de pesquisa em tempo real enquanto participava do espaço público e midiático. O engajamento dos pesquisadores pautou-se pela necessidade de uma abordagem reflexiva, tensionada entre a urgência dos acontecimentos e o rigor científico. O artigo explora essa tensão, destacando o papel do pesquisador que, além de coletar e analisar dados, contribui para a construção do objeto de estudo e sua midiatisação. O artigo conclui com uma reflexão sobre o engajamento do pesquisador em jornalismo, que transita entre a vulgarização e a intervenção ativa. Longe de ser um mero ativismo, esse engajamento remete a uma responsabilidade social e ética que exige a desconstrução das narrativas midiáticas dominantes. Trata-se de identificar novos territórios de informação e desestabilizar o

discurso predominante na mídia, contribuindo para a abertura do espaço midiático às múltiplas vozes e perspectivas.

Palavras-chave: movimentos sociais, Coletes Amarelos, textometria, midiaticização, redes sociais

En. This study undertakes a review of the research into the *Gilet Jaunes* movement from 2018 to 2022 by a team of researchers who began their investigation a few days before Act 1 of the mobilisation on 17th November 2018. The initial ambition was to collect and analyse moments in the movement to produce introductory research reports so as to shed light on the media coverage of the social movement and to be able to compare it with the online words of the participants. This ambition grew with each report, but there were also a number of setbacks and difficulties, both in terms of the multi-channel and volatile research subject and the various obstacles encountered (exchanges with journalists and knowledge dissemination mechanisms, and academic and institutional obstacles). Faced with this reality, the team found itself in a delicate position, trying to construct a research object in real time while participating in the public and media space. The engagement of the researchers was based on the need for a reflective approach, torn between the urgency of current events and scientific rigour. The article explores this tension, highlighting the role of the researcher who, beyond collecting and analysing data, contributes to the construction of the object of study and its mediatisation. The article concludes with a reflection on the journalism researcher's engagement, which fluctuates between popularisation and active intervention. This engagement, far from being simple militancy, refers rather to a societal and ethical responsibility that requires the dominant media narratives to be deconstructed. It is about identifying new territories of information and destabilising the dominant media narrative, thereby helping to open up the media space to multiple voices and perspectives.

Keywords: social movements, Gilets Jaunes, textometry, media coverage, social networks

Es. Este estudio lleva a cabo una revisión del enfoque de investigación en el trabajo realizado sobre el movimiento de los chalecos amarillos desde 2018 hasta 2022 por un colectivo de investigadores que comenzaron su investigación unos días antes de la primera movilización, el 17 de noviembre de 2018. La ambición inicial era recoger y analizar momentos del movimiento para elaborar informes preliminares de investigación que arrojaran luz sobre la cobertura mediática del movimiento social y poder compararla con las palabras en línea de los movilizados. Dicha ambición fue creciendo con cada informe, pero también tuvo su cuota de contratiempos y dificultades, no solo en lo que respecta a su temática de investigación multicanal y volátil, los intercambios con periodistas y los dispositivos de difusión de conocimientos, sino también en cuanto a obstáculos académicos e institucionales. Ante esta realidad, el equipo se encontró en una posición delicada, tratando de construir un objeto de investigación en tiempo real al tiempo que participaba en la escena pública y mediática. El compromiso de estos investigadores se basó en la necesidad de un enfoque reflexivo, dividido entre la urgencia de la actualidad y el rigor científico. El artículo explora esta tensión, destacando el papel del investigador que, más allá de recoger y analizar datos, contribuye a la construcción del objeto de estudio y a su mediaticización. El artículo concluye con una reflexión sobre el compromiso del investigador en periodismo, que se mueve entre la divulgación y la intervención activa. Este compromiso, lejos de ser mera militancia, es más una cuestión de responsabilidad social y ética que exige deconstruir las narrativas mediáticas dominantes. Se trata de identificar nuevos territorios de información y desestabilizar la narrativa mediática dominante, contribuyendo así a abrir el espacio mediático a múltiples voces y perspectivas.

Palabras clave: movimientos sociales, chalecos amarillos, textometría, cobertura mediática, redes sociales